

Présentation. Le désarroi

Michaël La Chance et Pierre Migneault

Numéro 187, novembre–décembre 2002

Le désarroi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

La Chance, M. & Migneault, P. (2002). Présentation. Le désarroi. *Spirale*, (187), 9–9.



LE DÉSARROI

COMMENT parler du désarroi, ou plutôt comment tout faire pour ne pas en parler ? Les tentatives d'aborder un tel sujet provoquent tous les évitements, les plus intelligents étant les plus à craindre. Saurions-nous accueillir plus de candeur ? Qui veut connaître l'ampleur de son désarroi ? Personne. Pourtant, c'est la seule façon d'avoir une existence morale.

Il y a une multitude de formes du désarroi. Pour commencer, le désarroi serait la perplexité de qui doit choisir entre plusieurs voies quand aucune n'est valable. Au plus fort du désarroi, nous n'avons plus de but, donc plus de cheminement possible vers les autres et la justice, vers la vérité et la confiance. Impossibilité pour l'expérience de se composer, reconnue par Georges Leroux dans la difficile saisie du concret et de soi.

J'ai trop de choix et aucun n'est viable : désarroi. À l'ère du tout-possible techno-culturel, nous paraissions pourtant condamnés à une entropie sociale et politique, quand ce n'est pas du « dégoût », comme chez l'auteur autrichien Wolfgang Skwara. Les collectivités semblent vouées au conflit politique tandis que l'individu, angoissé devant la vie moderne complexe et dispersée, semble destiné à la solitude des hôpitaux psychiatriques ou à la confiance des massages médiatiques. Car c'est collectivement que nous éprouvons une défaillance dans notre façon d'être au monde. Lorsque ce n'est pas un désarroi économique, il devient relationnel. Lorsque le vide des amitiés hommes et femmes se creuse inévitablement, passées les amours juvéniles, et nous conduit à faire le deuil des autres. Il y a les désarrois d'une trop grande nudité du monde quand nous nous découvrons « dans » ce monde, sous le ciel exactement, les autres désormais

confondus avec les murs de leur maison et de leurs institutions.

L'impulsion initiale de ce dossier est venue du docteur Pierre Migneault qui s'interroge sur les expériences personnelles derrière des œuvres de pensée et des œuvres d'art, sur la façon dont elles témoignent d'une plongée dans le désarroi total, et la manière dont elles explorent des chemins possibles par lesquels nous serons restitués à nous-même. Lorsque l'art, la littérature et la psychiatrie échangent des leçons de vie — bien que leurs rapports n'aient pas toujours été idylliques, comme le rappelle Isabelle Décarie à propos des « vociférations » d'Artaud.

Dans ce dossier, nous avons voulu aller à la rencontre des auteurs et de leur travail d'écriture, quand ceux-ci vont au-devant du non-sens, afin de les retrouver au-delà, là où quelque chose de cru s'exprime du combat qu'ils mènent dans le sym-

bolique, — comme on le voit dans les contributions de Pierre Ouellet et de Wilfrid Noël Raby. Nous avons voulu également aller à la rencontre d'artistes, tels Edmund Alleyn et Hélène Roy, qui mettent à l'épreuve leur désir de continuité dans l'œuvre face à l'angoisse de la mort. C'est encore aux prises avec cette angoisse que nous cherchons à « prendre la parole pour l'ami mort », ainsi que l'écrit Ginette Michaud à propos de Derrida.

« J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. » Cette phrase célèbre de Paul Nizan dit le désarroi sans en prononcer le mot. Ainsi du désarroi du jeune Motome, qui rappelle celui de nos vingt ans, qui rappelle surtout combien il est encore plus terrible de ne plus ressentir ce désarroi, car le monde continue à foncer dans le mur.

MICHAËL LA CHANCE ET PIERRE MIGNEAULT



Narcisse de Edmund Alleyn, 2001

Daniel Roussel